



Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Dossier 11 | 2008

Catastrophes et Territoires

Appropriations locales de la tragédie collective. Approche ethnologique des inondations de novembre 1999 à Cuxac d'Aude

Julien Langumier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/6892>

DOI : 10.4000/developpementdurable.6892

ISSN : 1772-9971

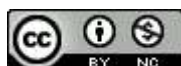
Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Julien Langumier, « Appropriations locales de la tragédie collective. Approche ethnologique des inondations de novembre 1999 à Cuxac d'Aude », *Développement durable et territoires* [En ligne], Dossier 11 | 2008, mis en ligne le 06 novembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/6892> ; DOI : 10.4000/developpementdurable.6892

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Appropriations locales de la tragédie collective. Approche ethnologique des inondations de novembre 1999 à Cuxac d'Aude

Julien Langumier

- 1 Le 13 novembre 1999, le village de Cuxac d'Aude à la périphérie de Narbonne est noyé par une crue exceptionnelle de l'Aude. Cinq habitants périssent noyés, 80 % du village sont sinistrés, des centaines de personnes sont hélitreuillées et Cuxac d'Aude, projeté sur le devant de la scène médiatique, devient le village emblématique de la catastrophe. Deux ans plus tard, l'enquête ethnographique¹ répond au projet d'appréhender la catastrophe du point de vue des sciences sociales et plus précisément de celui de l'ethnologie à partir de ce qui fait événement localement, c'est-à-dire la manière dont les habitants et les gestionnaires se saisissent du drame. Dans l'ombre des discours médiatiques, techniques ou politiques, il s'agit de recueillir les témoignages de la catastrophe, de restituer les interprétations de l'événement, de suivre la genèse du souvenir de la tragédie collective. Dès lors, la catastrophe apparaît à travers le récit qui en est fait, la relation à l'espace domestique souillé par la boue, la mutation de l'ancien bourg viticole en un village périurbain, les tensions entre les habitants natifs et les nouveaux venus, autant de dynamiques territoriales et de logiques sociales que « l'événement noue en gerbe » (Nora, 1974, p. 305).
- 2 Poser la question de la catastrophe et du territoire revient à s'interroger sur la dimension locale de la tragédie collective alors que les sciences sociales abordent parfois les désastres comme des facteurs de changement extérieurs à la société, déterritorialisés et décontextualisés, qui tendent à l'universalité. Ainsi, dans une perspective culturaliste, Mary Douglas et Aaron Wildavsky (1983) abordent la relation que les individus entretiennent avec le danger selon les valeurs qu'ils lui attribuent. Ils distinguent alors le bureaucrate attaché à une structure hiérarchique qui tend à dénier le risque,

l'entrepreneur qui valorise la prise de risque, le sectaire méfiant vis-à-vis des savoirs légitimes qui dénonce les risques globaux, enfin, l'exclu qui recourt à des explications fatalistes. La typologie tend ici à délocaliser le rapport au danger dans des idéaux-types. La catastrophe peut aussi être utilisée - plus qu'étudiée - pour donner une réalité au paradigme de la « société du risque » proposé par Ulrich Beck (2001). Elle annonce alors les périls qui menacent les sociétés technoscientifiques et constitue le péril environnemental comme nouvelle urgence politique devant les questions sociales. Hors du champ académique, Paul Virilio propose en 2003 l'exposition *Ce qui arrive* dans laquelle la catastrophe est réduite à son image médiatique, à son rôle d'icône qui présente les dégâts du Progrès. Il s'agit de répondre au « principe de responsabilité vis-à-vis des générations à venir [qui] exige d'exposer maintenant l'accident et la fréquence de ses répétitions industrielles et postindustrielles » (Virilio, 2003, p. 8). La sociologie politique s'est quant à elle intéressée à la manière dont le risque est « substantialisé » pour devenir l'objet d'une politique publique. Les catastrophes ont participé à la constitution de « scènes locales du risque » rassemblant les différents gestionnaires de la prévention (Decrop *et al.*, 1997). Enfin, la sociologie des désastres anglo-saxonne portée entre autre par E. L. Quarantelli² porte son attention sur le changement social dont la catastrophe constituerait un catalyseur voire un facteur dynamique. Le cycle catastrophique qui distingue le *statu-quo*, le *mécanisme de l'alerte*, l'*immédiat post-impact*, la *restauration* et la *stabilisation* vise à évaluer la capacité des communautés à absorber les effets du désastre (Lepointe, 1991).

- 3 Ces quelques références bibliographiques, qui renvoient à des perspectives de recherche et à des disciplines différentes, appréhendent la catastrophe comme une évidence partagée à travers des récits médiatiques qui tendent à l'univocité. Le tropisme de la catastrophe³ fait alors courir au travail de recherche le risque de l'anachronisme et de la sur-interprétation. L'histoire est revisitée *a posteriori* au regard du drame pour produire la chronique d'une catastrophe annoncée et les événements qui succèdent à la tragédie en constituent les conséquences. La catastrophe peut, certes, s'expliquer par l'histoire et n'est pas sans effet sur le présent mais ces reconstructions, inductive et déductive, relèvent davantage du fait du chercheur que des pratiques locales liées à la tragédie collective.
- 4 Loin de l'*a priori* de la « vulgate localiste »⁴, notre travail tend à réinscrire l'exceptionnel de la catastrophe dans l'ordinaire et le quotidien saisis par l'enquête ethnographique. A travers le récit des inondations, les pratiques de témoignage font de Cuxac d'Aude un « haut-lieu » (Micoud, 1991), village martyr des inondations dont les quartiers périurbains des Garrigots et des Olivettes, jusqu'à alors relégués et anonymes, sont reconnus publiquement. La nécessité d'expliquer la catastrophe s'impose ensuite aux habitants comme aux gestionnaires qui mobilisent une histoire longue du territoire marqué par des configurations sociales et des systèmes d'acteurs qui opposent un accusé et un accusateur. Enfin, la référence aux inondations répond souvent chez les habitants à des stratégies de reconnaissance et de légitimation. Orphelins d'un passé commun et d'un ancrage familial au village, les nouveaux périurbains font de la catastrophe une ressource identitaire pour affirmer leur appartenance au village.
- 5 Plutôt que de chercher de manière surplombante qui de la catastrophe ou du territoire est l'élément explicatif de l'autre, notre travail appréhende le lien entre catastrophe et territoire à partir de l'*événement-récit*, l'*événement-cause* et de l'*événement-mémoire*, comme autant de modes d'appropriation de la tragédie au niveau local.

1. L'événement-récit à travers les témoignages

- 6 L'omniprésence des événements de 1999 détourne l'entretien ethnographique de sa visée classique : reconstitution biographique, relations de parenté, trajectoire résidentielle et professionnelle. Le récit de la catastrophe accapare ici le récit de vie. Pour Robert Rechtman et Stéphane Latté qui ont étudié les conséquences sociales de l'explosion de l'usine AZF à Toulouse, « *l'émergence de la condition de victime reste étroitement dépendante de la forme narrative du récit* » (Rechtman, Latté, 2002, p. 26). Le *pathos* des inondations et la prolixité des informateurs à raconter la catastrophe sous la forme de longs monologues descriptifs et affectés interrogent la nature de cette souffrance et l'usage qui en est fait. Est-elle cantonnée à un unique registre individuel et psychologique ? Ou résulte-t-elle aussi de dynamiques collectives et de logiques sociales ?
- 7 Les récits, quand bien même ils ne racontent qu'un vécu singulier, se construisent et s'élaborent dans des pratiques de mise en commun du drame, d'échanges avec les voisins ou les parents, de transmission vers les personnes extérieures au village. La répétition des mêmes récits est moins le signe de la fidélité des propos au vécu individuel, que le résultat d'un processus collectif. Les travaux de Jack Goody (1977) sur la transmission du mythe du Bagre chez les Lo Dagaa au nord du Ghana mettent en évidence la *praxis* attachée au cadre de narration. La transmission du mythe ne repose pas sur une mémoire mécanique, tel l'apprentissage mot à mot, mais s'explique par une « *reconstruction créatrice* » ou une « *remémoration générative* » indissociable de la situation sociale de l'énonciation du mythe. Ainsi, les récits de catastrophe correspondent au témoignage d'une expérience réelle mais sont produits lors des pratiques de transmission qui mettent en jeu des processus de re-création et d'altération (au sens étymologique du terme de contact avec autrui). Quelle est alors l'articulation entre l'expérience individuelle et l'événement collectif ? Quels sont les éléments passés sous silence au contact de l'interlocuteur ?
- 8 La facilité avec laquelle les habitants témoignent de la catastrophe doit être rapportée à la dimension collective de l'événement. Les récits mêlent sans cesse une expérience singulière avec l'histoire des voisins, les rumeurs diffusées dans le village, les articles des journalistes, les propos des politiques... Une telle construction permet d'abord de situer sa propre expérience à travers les récits des autres. L'inondation introduirait subrepticement une nécessité de comparer à l'échelle du village le vécu catastrophique de chacun, pour savoir si sa propre situation est normalement anormale ou anormalement anormale. Le récit de la catastrophe permet de plus de rendre public ses faits et gestes au moment où le drame se noue et plus largement de justifier d'avoir tout fait pour sauver et aider les personnes en danger. Les témoignages sont enfin rendus publics par une importante médiatisation. Certains sinistrés racontent par exemple la catastrophe à travers l'article ou le reportage dont ils ont fait l'objet. Le témoignage relève dans un premier temps d'un récit public de la tragédie.
- 9 En marge de cette profusion du verbe, les silences, les hésitations, les lapsus, les oublis, les phrases glissées *in extremis* à la fin de l'entretien ne relèvent pas seulement de la faillite de la mémoire ou d'un accident de la parole. L'indicible du drame résulte de la difficulté à faire coïncider le récit avec les normes de la morale courante (Pollak, Heinich, 1983). L'analyse d'entretiens dédoublés conduits avec le mari et l'épouse, les parents et les enfants, ou encore deux voisins fait apparaître ce qui est passé sous silence : l'abandon

par la famille d'un père en état de choc dans la maison inondée, la chute des bras de sa mère d'un bébé dans les eaux, l'agression des bénévoles des associations caritatives par un habitant refusant de se voir « assisté ». Devant le nouvel impératif de survie, la catastrophe suspend le respect de certains interdits si bien que les comportements qui peuvent être jugés répréhensibles *a posteriori* sont passés sous silence sans pour autant être oubliés.

- 10 Au-delà des figures héroïques construites avec emphase à travers le récit du sauvetage, le silence de la catastrophe tend à occulter une forme d'exclusion. L'inondation touche en premier lieu la maison en dénaturant les signes de « l'utopie pavillonnaire » (Lefebvre, 1979). La piscine est remplie de limon, le jardin est un « chantier » au milieu duquel s'amoncellent les objets devenus déchets, l'univers domestique est anéanti par l'eau boueuse. Dans les récits, la transmission métonymique du bonheur par l'habitat pavillonnaire trouve en retour, avec l'inondation, la contamination des sinistrés par la souillure de la maison. La perte des objets personnels affecte de plus la mémoire des habitants qui témoignent des difficultés à transmettre l'histoire familiale aux jeunes générations. Les habitants évoquent alors l'isolement et la relégation sociale ressentie après la catastrophe : « *Auparavant, nous étions des Français moyens, aujourd'hui nous sommes descendus d'un cran. Ça fait mal, Noël arrive mais, pour nous, la fête n'existe plus* ». Les sinistrés sont assimilés aux populations en difficulté, assistées par les associations caritatives : « *On est passé de l'autre côté de la barrière, d'habitude on aide et là, on est aidé* », explique une Cuxanaise. Les quelques fois où les habitants ont été fortement émus pendant les entretiens correspondent à l'évocation de la réception d'aides de la part de personnes dont les positions sociales sont considérées comme inférieures. La violence symbolique attachée à ces interactions résulte de la chute sociale des sinistrés en deçà de la position des donateurs respectifs.
- 11 Le silence qui entoure les victimes de la catastrophe correspond à l'incertitude qui continue d'exister sur le bilan du drame. Officiellement, cinq noyés sont dénombrés mais les habitants expliquent que la catastrophe a continué de tuer dans les mois qui ont suivi. Des ruptures d'anévrisme, des dégradations rapides de l'état de santé lui sont attribuées ainsi que des dépressions et des suicides. Le refus de clore le bilan définitif de la catastrophe, à travers la reconnaissance de « morts indirects », remet en question la frontière entre les morts et les survivants de l'inondation et suggère un lien entre les cinq noyés de l'inondation de 1999, les décès déplorés depuis et les troubles psychiques constatés aujourd'hui.
- 12 Les sinistrés insistent en effet sur l'aspect « psychologique » du drame qui constitue un « traumatisme », un « choc », une « rupture » et qui affecte leur « moral ». Ils appréhendent la catastrophe dans les termes de la victimologie, ce qui n'est pas sans questionner la grille d'analyse retenue qui tend à faire apparaître la dimension collective de la tragédie. L'enquête complémentaire réalisée auprès des psychiatres et psychologues qui sont intervenus dans les cellules d'urgence sur les lieux de catastrophe montre que les praticiens relativisent la dimension médicale des troubles observés. Ils témoignent au contraire de l'hybridation médico-sociale de la symptomatologie et de la thérapeutique et critiquent le rôle politique joué par les cellules sous la tutelle des gestionnaires de la crise. A travers le dispositif d'assistance psychologique mis en place au moment de la crise, les sinistrés sont l'objet d'une reconnaissance publique et politique qui repose sur l'assimilation de l'expérience de l'événement à la maladie.

- 13 A l'occasion de l'inondation, les sinistrés endossent le statut de victime qui « *fonde leur autorité et nourrit l'espèce de crainte révérencieuse qui parfois l'accompagne* » (Hartog, 2000, p. 14). L'acte même de témoigner permet de se dissocier de sa condition de sinistré en adoptant le rôle de témoin d'un drame collectif (Agier, 2004). L'altération diachronique des récits, qui tendent à se faire plus silencieux à mesure que le temps éloigne la catastrophe des habitants, ne renvoie pas seulement à l'effritement d'une mémoire oublieuse d'un événement lointain mais semble trouver une explication dans l'analyse des contextes d'énonciation (Bensa, 1996). La prolifération ou au contraire la discrétion des récits de la catastrophe, résultent entre autres de la capacité des sinistrés à mobiliser leur témoignage pour jouer avec l'autorité et le pouvoir qui lui sont attachés.

2. L'événement-cause et la logique de l'accusation

- 14 Passé le récit, affluent les explications pour « *combler la béance du sens* » ouverte par le drame (Bensa, Fassin, 2002). Suivant les travaux d'anthropologie de la maladie, le principal ressort explicatif réside dans la logique de l'accusation : « *Le sens se dissimule ici sous la cause ou ce n'est que par la mise en cause qu'il peut s'exprimer* » (Augé, Herzlich, 2000, p. 25). Pour suivre cette dynamique accusatoire, notre démarche place sur le même plan les habitants et les gestionnaires face à la nécessité d'expliquer la catastrophe, à l'inverse d'un travail qui mesurerait l'écart voire l'irrationalité des « profanes » par rapport à la raison des « experts ». Il s'agit de comparer les ressources mobilisées, les stratégies développées et les attentes visées par ces deux groupes. Enfin, l'enquête ethnographique dont la recherche d'explications a constitué un fil conducteur révèle des éléments passés sous silence par les habitants et les gestionnaires.
- 15 Pour les habitants, les données hydrologiques, les circonstances météorologiques et les éléments techniques apparaissent peu satisfaisants pour expliquer la catastrophe qui ne saurait être acceptée comme naturelle. Les anciens du village mobilisent comme par le passé la rumeur suivant laquelle les habitants de Sallèles, village en amont, auraient saboté les digues pour se libérer de la montée des eaux aux dépens de l'aval. Les habitants des nouveaux quartiers périurbains dénoncent les dysfonctionnements de l'alerte et regrettent de ne pas avoir été prévenus, mettant en cause le maire.
- 16 Ces deux argumentations doivent être rapportées à la configuration sociale du village, à l'image de la démarche adoptée par Sylvie Fainzang (1989) pour travailler sur la construction sociale de la maladie. La mise en cause du maire est formulée majoritairement par les habitants récemment installés au village et résidant dans les quartiers neufs des Garrigots et des Olivettes. Elle est exprimée avec passion sur le mode de la dénonciation d'un scandale et s'appuie sur des arguments juridiques et politiques qui correspondent aux registres d'action des nouveaux périurbains. Elle conduit à une division du village en « deux camps », dont les affrontements se cristallisent autour de la conquête du pouvoir municipal mais s'appuient sur des clivages plus profonds entre viticulteurs et rurbains. La rumeur, plus discrète, vise le village voisin de Sallèles et est plus fréquemment mobilisée par les natifs qui font référence à l'histoire des crues. L'hypothèse du sabotage des digues repose sur une connaissance du fonctionnement hydraulique de la plaine. En accusant Sallèles, la rumeur tend à renforcer la cohésion interne de la communauté villageoise de Cuxac en alimentant les rivalités entre villages voisins. La coexistence de ces deux types d'explication correspond à la mutation du bourg viticole en un village périurbain. A la toute fin des entretiens, une ultime explication est

souvent proposée dont la force réside dans son caractère secret. La référence aux réseaux politiques souterrains, aux pouvoirs occultes de la franc-maçonnerie ou à « l'influence ancestrale » du milieu viticole vise l'enquêteur lui-même à qui l'on signifie son statut d'étranger en laissant le dernier mot à l'intrigue et à l'énigme.

- 17 Pour les techniciens, les inondations de 1999 constituent une catastrophe d'une autre nature que le drame vécu par les habitants. Il s'agit de la transgression et de la faillite des règles de constructibilité et d'aménagement au contact de la singularité d'un territoire. La logique de l'accusation se développe en suivant les relations complexes qu'entretiennent les services de l'Etat avec les collectivités locales. Elle désigne d'abord les élus et ensuite la société locale qui apparaît comme le lieu des « *arrangements* » qui échappent à la mise en ordre prescrite par le discours du code (Barel, 1981).
- 18 Les explications sont, de plus, contraintes par la nécessité de faire quelque chose. La seule solution technique consiste à édifier des digues sans pouvoir s'assurer qu'elles ne se rompent pas en cas de crue majeure. L'alternative consiste en une expropriation à grande échelle des habitants, que les gestionnaires considèrent irréalisable à cause des implications sociales et politiques. Dans les deux cas, les solutions avancées ne ménagent que peu la société locale dont les représentants sont consultés à la marge dans un contexte marqué par l'urgence d'agir. Le discours sur la « culture du risque » apparaît alors comme un signe du « *désarroi des élites face à l'épaisseur et à la diversité des territoires* » (Duchêne, Morel-Journel, 2004 : 11).
- 19 L'analyse socio-historique de la mutation d'un bourg viticole en un village périurbain constitue ici l'interprétation de la catastrophe élaborée par le chercheur. A la fin du XIX^e siècle, la vigne s'impose comme la seule culture du village du fait du caractère inondable des terres qui permet des apports réguliers de limon fertile et la lutte contre le phylloxéra. Des immigrants espagnols viennent travailler lors de la Première Guerre mondiale avant que les réfugiés Républicains ne s'installent à leur tour à la fin des années trente. Ils achètent des parcelles peu prisées au pied des garrigues et construisent les premiers cabanons à l'écart du village. La crise viticole des années soixante et soixante-dix conduit à primer l'arrachage des vignes et amène le maire de l'époque à transformer les espaces abandonnés en terrains à bâtir. Il choisit d'urbaniser les Garrigots et les Olivettes où vivent déjà une quinzaine de familles espagnoles qui doivent être reliées aux réseaux d'eau et d'électricité du village. Le morcellement du parcellaire permet à un grand nombre de propriétaires de bénéficier de la plus-value de la transaction et d'apaiser localement le violent conflit viticole que traverse alors Cuxac d'Aude.
- 20 Une telle explication est peu reconnue, voire discréditée, sur le terrain, comme nous avons pu le constater au cours de restitutions auprès d'habitants ou de gestionnaires. L'attente des enquêtés, de voir le chercheur « faire la lumière sur la catastrophe », est alors déçue dans la mesure où cette compréhension gratuite ne répond pas à des attentes pratiques pas plus qu'elle ne nourrit des stratégies locales. L'analyse des interprétations de l'événement montre la cohabitation de trois registres explicatifs plus que leur concurrence. La mise en parallèle des explications des habitants, des gestionnaires et de l'enquêteur permet d'apporter des éléments de compréhension sur la catastrophe mais surtout vise à comprendre comment les uns et les autres comprennent.

3. L'événement-mémoire et les ressources identitaires

- 21 La proximité de la recherche avec les événements de 1999 mêle la question du souvenir à celle du risque et invite de ce fait à mobiliser des recherches qui réunissent historiens et anthropologues autour de la mémoire. Pour Pierre Nora, sa disparition dans les sociétés modernes appelle son sauvetage, sa conservation, qui sont autant de tentatives désespérées conduisant à figer, réifier, objectiver et muséifier ce qui est par définition vivant. Il écrit : « *On ne parle tant de mémoire que parce qu'il n'y en a plus. [...] Il y a des lieux de mémoire parce qu'il n'y a plus de milieux de mémoire* » (1984 : XVI). Dans quelle mesure peut-on parler d'une « mémoire véritable » ou seulement d'une « intention de mémoire » à propos des récits et des pratiques relatifs à la catastrophe ? Cuxac d'Aude, à l'instar de Vaison-la-Romaine, Sommières ou Aramon, est-il devenu un lieu de mémoire de l'inondation constitué par une patrimonialisation de l'événement ? François Hartog (2003 : 132) rappelle que les trois termes de mémoire, patrimoine et commémoration « *pointent tous trois vers un autre, qui en est comme le foyer : l'identité* ». Dans le cas particulier du village de Cuxac d'Aude où cohabitent anciens viticulteurs et nouveaux périurbains, l'enquête a montré la pluralité des affirmations identitaires exprimées à travers la catastrophe.
- 22 Les entretiens sont traversés d'une tension entre l'évocation des crues et la mise à distance du danger. Après le récit de la catastrophe, la conversation s'achève sur une image d'Épinal du bonheur périurbain avec les baignades dans la piscine, le barbecue, les enfants au grand air... Réfuter la dangerosité des crues de l'Aude revient à une attitude révisionniste impensable. Henri-Pierre Jeudy témoigne de la même observation au Japon, suite au tremblement de terre de Kobe : « *Le rythme de la mémoire épouse celui de la catastrophe, entraînant du même coup les effets constants d'une simultanéité entre le passé, le présent et le futur, qui font perdre sens à l'idée même d'occultation* » (Jeudy, 2001 : 104). Les habitants insistent sur l'impossibilité qu'il y a à continuer à vivre dans la même maison en pensant quotidiennement aux inondations. Le renversement du propos permet alors de concilier les injonctions contradictoires d'avoir vécu la catastrophe de 1999 et de continuer à vivre là. L'instabilité de la relation au risque montre la difficulté de penser collectivement et socialement le danger tant celui-ci renvoie à la destruction de la communauté et à la mort de ses individus. Dès lors, comme le rappelle Michel de Certeau (1990 : 277), le dicible reste subordonné au domaine du faisable : « *Rien n'est dicible là où plus rien ne peut être fait* ». Les paroles recueillies se rapportent à la question du départ du quartier inondable, aux pratiques de vigilance adoptées en cas de mauvais temps, aux objets protecteurs mais laissent le danger à la marge des systèmes de représentations, du nommable et du pensable, dans un basculement incessant du discours entre reconnaissance et déni qui conduit au silence.
- 23 La distinction proposée par Pierre Nora entre la « *mémoire vraie* » comme pratique sociale, et le « *devoir de mémoire* » entendu comme une sollicitation extérieure, permet d'aborder de manière critique ce que les gestionnaires appellent la « *culture du risque* ». Sur notre terrain, cette expression ne renvoie pas tant à la concurrence entre un savoir expert et un savoir vernaculaire mais révèle un décalage entre l'utilisation que les gestionnaires souhaitent faire de la mémoire de la population et les pratiques des Cuxanais. Pour les responsables institutionnels, la mémoire des sinistrés apparaît comme un savoir stabilisé qu'il s'agit d'entretenir. Son partage par l'ensemble de la population

doit favoriser l'acceptation sociale des mesures de prévention et des contraintes imposées sur l'urbanisation. Pour les habitants, faire avec le danger consiste au quotidien à passer sans cesse d'une position à l'autre, d'y croire et de ne pas y croire, de se souvenir et d'oublier. Dès lors, les discours prescriptifs et normatifs des gestionnaires administratifs tendent à figer les représentations et à entraver cette dynamique. Ils sont difficilement acceptés par les riverains tant la « culture du risque » apparaît comme une mémoire sans identité, une connaissance animée d'aucune stratégie, une langue morte qui ne permet pas d'exprimer les relations sociales entre les groupes. L'attention portée aux pratiques permet au contraire de comprendre comment le vécu de la catastrophe participe des logiques identitaires dans les relations entretenues entre les « nouveaux » et les « anciens » habitants.

- 24 Le village a vu sa population doubler dans la décennie quatre-vingt en accueillant une population urbaine dans les quartiers des Garrigots et des Olivettes. Aujourd'hui, dans le vieux bourg aux ruelles étroites et aux maisons à étages se trouvent les natifs qui entretiennent des liens forts avec la viticulture. Dans les Ecart, les villas périurbaines avec piscine et jardin accueillent une population relativement modeste qui travaille à Narbonne dans des activités de service. La différence entre anciens et nouveaux repose sur la filiation, renvoie à la frontière entre la ville de la campagne et se cristallise enfin sur l'écart social avec les arrivants qui sont perçus comme trop modestes ou au contraire trop aisés. Les nouveaux ne rejettent que rarement le regard stigmatisant des anciens et s'approprient les discours qui dénigrent les « étrangers » pour mieux s'en démarquer. Cette attitude correspond au désir de partager, ne serait-ce que comme un loisir, un mode de vie paysan étranger.
- 25 Dans ce contexte, les entretiens montrent l'importance accordée à l'évocation du passé. Pour les nouveaux habitants jusqu'alors orphelins d'un passé commun, les inondations constituent un événement fédérateur au cours duquel les liens se sont resserrés et des amitiés ont été scellées. La médiatisation des Garrigots et les Olivettes a permis à ces quartiers relégués d'entrer dans l'histoire locale. En devenant des sinistrés médiatisés, les « étrangers » des Écart sont reconnus comme des Cuxanais par l'extérieur (administrations, associations et médias). Les anciens, eux, évoquent très peu la crue de 1999 qui tend à les diviser entre détracteurs et partisans de la municipalité par rapport à la gestion de la catastrophe. Ils préfèrent raconter leurs souvenirs de jeunesse pour consolider le groupe par la figuration du passé dans le présent. Les propos des anciens expriment une « mémoire longue », telle que définie par Françoise Zonabend comme le « *temps de la collectivité* » (1999 : 291). Deux mémoires s'expriment donc de manière concurrente : l'une surgie brutalement de l'événement, l'autre ancrée dans le temps long de la collectivité. La pluralité des ressources identitaires conduit au constat d'un « village en crise » que les habitants ont du mal à qualifier et à caractériser.

Conclusion

- 26 Partant de l'objet spectaculaire qu'est la catastrophe, l'enquête ethnographique accède à l'épaisseur socio-historique d'un territoire. Les pratiques de témoignages qui se développent au sein des relations de voisinage participent d'une mise en commun de l'expérience de la catastrophe au niveau local. En même temps, l'inondation affecte à travers le sinistre de la maison la relation habitante et plus généralement la représentation du cadre de vie. La quête d'explications du drame se nourrit des tensions

et des conflits constitutifs des configurations sociales ou du système d'acteurs local. En ce sens, l'interprétation de la tragédie collective est territorialisée aux dépens des explications techniques, hydrauliques, ou du contexte global de réchauffement climatique qui participent d'une universalisation de la catastrophe. Enfin, les pratiques mémorielles relatives au drame de 1999 provoquent la réévaluation des rapports entre anciens et nouveaux à travers la remise en cause de la légitimité des natifs à représenter le village. Comme l'explique Marc Augé pour la maladie, il s'agit de mettre en relation les conceptions de la catastrophe avec « *d'autres aspects d'une cosmologie ou d'une anthropologie d'ensemble, pour comprendre de l'intérieur le fonctionnement du rapport à autrui, des rapports de pouvoir et du rapport au monde* » (Augé, 1994 : 19). L'événement-récit, l'événement-cause et l'événement-mémoire rendent compte des pratiques locales attachées à la catastrophe, au sein desquelles le rapport au danger se construit dans la relation à autrui.

BIBLIOGRAPHIE

- Agier M., 2004, « La force du témoignage. Les contextes et régimes de prises de paroles des réfugiés et déplacés libériens et colombiens », communication au colloque international GDR CNRS 2651 *Face aux crises extrêmes*, Lille, 21 et 22 octobre 2004.
- Augé M., 1994, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Aubier, Paris.
- Augé M., Herzlich C. (dir.), 2000 (1984), *Le sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Éditions des archives contemporaines, Paris.
- Barel Y., 1981, « Modernité, code, territoire », *Annales de la recherche urbaine*, n° 10-11, pp. 3-21.
- Beck U., 2001 (1986), *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, Paris.
- Bensa A., 1996, « De la micro-histoire vers une anthropologie critique », in Revel Jacques (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, EHESS Gallimard Éditions du Seuil, Paris, pp. 37-70.
- Bensa A., Fassin É., 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, n° 38, pp. 5-20.
- Berlioz J., Quenet G., 1999, « Les catastrophes : définitions, documentation », in Actes du séminaire international *Histoire et mémoire des risques naturels en montagne*, 25-26 novembre, Grenoble, pp. 19-37.
- Bourdin A., 2000, *La question locale*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Certeau (de) M., 1990 (1980), *L'invention du quotidien 1. arts de faire*, Gallimard, Paris.
- Decrop G., Dourlens C., Vidal-Naquet P.-A., 1997, *Les scènes locales de risque*, Rapport de recherche, CERPE-Futur Antérieur, Lyon.
- Douglas M., Wildavsky A., 1997 (1983), *Risk and culture. An essay on the selection of technological environmental dangers*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles.
- Duchêne F., Morel-Journel C., 2004, *De la culture du risque. Paroles riveraines à propos de deux cours d'eau périurbains*, Éditions de l'Aube, Paris.

- Fainzang S., 1989, *Pour une anthropologie de la maladie en France. Un regard africaniste*, Éditions EHESS, Paris.
- Goody J., 1977, « Mémoire et apprentissage dans les sociétés avec et sans écriture : la transmission du Bagre », *L'Homme*, n° XVII (I), pp. 29-52.
- Hartog F., 2003, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Éditions du Seuil, Paris.
- Judy H-P., 2001, « Patrimoine et catastrophe », in *La machinerie patrimoniale*, Sens & Tonka, Paris, pp. 91-108.
- Langumier J., 2006, *Survivre à la catastrophe : paroles et récits d'un territoire inondé. Contribution à une ethnologie de l'événement à partir de la crue de l'Aude de 1999*, thèse d'ethnologie et d'anthropologie sociale, EHESS Paris, soutenue le 19 septembre 2006.
- 2006, « Des praticiens psychiatriques face à l'émotion de la catastrophe. Enquête sur les cellules d'urgence médico-psychologique (CUMP) », *Face à face*, n° 8a, revue électronique : http://www.ssd.u-bordeaux2.fr/faf/archives/numero_8/articles/langumier.htm
- 2007, « Le modèle périurbain à l'épreuve de la catastrophe. Ethnographie d'un village du Narbonnais touché par des inondations catastrophiques », *Métropoles*, revue en ligne : <http://metropoles.revues.org/document26.html>
- Langumier J., Girard V., 2006, « Risque et catastrophe. De l'enquête de terrain à la construction de l'objet », *Genèses*, n° 63, pp. 128-142.
- Latte S., Rechtman R. 2006, « Enquête sur les usages sociaux du traumatisme à la suite de l'accident de l'usine AZF à Toulouse », *Politix*, n° 73, pp. 159-184.
- Lefebvre H., 1979, « Préface » in Haumont N., Haumont A., Raymond H., Raymond M-G., *L'habitat pavillonnaire*, Centre de recherche d'urbanisme, Paris, pp. 3-24.
- Lepointe É., 1991, « Le sociologue et les désastres », *Cahiers internationaux de sociologie*, volume XC, pp. 145-174.
- Micoud A., 1991, *Des hauts lieux. La construction sociale de l'exemplarité*, CNRS Editions, Paris.
- Nora P., 1974, « Le retour de l'événement », in Nora Pierre (dir.), *Faire de l'histoire*, Gallimard, Paris, pp. 285-307.
- 1984, « Entre mémoire et histoire », in *Les lieux de mémoire, I. La République*, Gallimard, pp. VII-XLII.
- Oliver-Smith A., 2001, « Theorizing Disasters: Nature, Power and Culture », in Hoffman S. M. et Oliver-Smith A. (dir.), *Catastrophe & Culture. The Anthropology of Disaster*, School of American Research Press, Santa Fe et James Currey Ltd, Oxford, pp. 23-49.
- Pollak M., Heinich N., 1983, « Le témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, pp. 3-29.
- Quarantelli E. L. (dir.), 1978, *Disasters, theory and research*, Sage, Beverly Hills.
- Virilio P., 2003, *Ce qui arrive*, Actes Sud, Arles et Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris.
- Zonabend F., 1999 (1980), *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Éditions Jean-Michel Place, Paris.

NOTES

1. La recherche a été conduite dans le cadre d'un doctorat d'ethnologie réalisé de 2002 à 2006 (Langumier, 2006). L'enquête repose sur la réalisation d'une soixantaine d'entretiens ouverts auprès des familles sinistrées, des gestionnaires (techniciens et responsables des services de l'Etat et des collectivités) et des professionnels de santé mentale intervenant dans les cellules d'urgence médico-psychologique (CUMP) au moment de la crise. Au-delà, l'enquête ethnographique consiste en une présence prolongée dans le village qui permet l'observation des pratiques des habitants et l'établissement de l'enquêteur sur le terrain.
 2. Le centre de recherche principal est le Disaster Resarch Center (Université de Colombus dans l'Ohio puis State University of Delaware) animé par E. L. Quarantelli (1978).
 3. C'est parce que la figure de la catastrophe s'impose sur le mode de l'évidence qu'elle tend à attirer à elle la quasi totalité de l'analyse.
 4. Pour Alain Bourdin, l'anthropologie localiste « *fait de la vie quotidienne le niveau social primordial : les superstructures étatiques ne sont alors que des dispositifs (ou des machines de guerre) destinés à mettre à mal le sens et les formes qui procèdent de ce niveau, au profit d'un groupe ou d'une idéologie* » (Bourdin, 2000, p. 29).
-

RÉSUMÉS

Les approches inductive et déductive du lien entre catastrophe et territoire conduisent respectivement à la chronique d'une catastrophe annoncée ou à l'analyse des conséquences du désastre. Dans les deux cas, elles relèvent d'un point de vue extérieur et synthétique sur l'événement. La démarche ethnographique questionne davantage les appropriations locales de la tragédie à partir des pratiques territoriales liées au drame, au danger et au risque. Dès lors, aborder la catastrophe et le territoire revient à s'interroger sur ce qui fait événement localement, sur la manière dont les habitants et les gestionnaires se saisissent de l'inondation. La monographie de Cuxac d'Aude (11) propose l'événement-récit, l'événement-cause et l'événement mémoire comme les trois modes d'appropriation de la catastrophe au niveau local.

The link between catastrophe and territory can be analysed through inductive or deductive way. The tragic floods which affected Cuxac d'Aude village (Aude, France) in 1999 can be explained by the history of planning suburban neighbourhood in risky places or analysed through the social consequences of the disaster. These approaches answer both to external and synthetic points of view on the event. The ethnographical research proposes another approach which focuses on the bonds with the territory and the practices of the inhabitants and stakeholders. The distinction between *account-event*, *cause-event* and *memory-event* results from the way people take up the catastrophe at a local scale.

INDEX

Mots-clés : territoire, récits, pratiques locales, mémoire, habitants, gestionnaires, Cuxac d'Aude, ethnologie

Keywords : territory, stakeholders, catastrophe, speeches, accusation, local practices, memory, inhabitants, social anthropology

AUTEUR

JULIEN LANGUMIER

Julien Langumier, ingénieur et docteur en ethnologie, chercheur rattaché au laboratoire RIVES et membre fondateur de l'Association pour la Recherche sur les Catastrophes et le Risque en Anthropologie (ARCRA, www.arcra.fr). A travers une approche anthropologique de la catastrophe, Julien Langumier s'intéresse à la question des émotions et de la santé mentale (article dans la revue en ligne *Face à Face*, n° 8), à la vulnérabilité du pavillonnaire périurbain (article dans la revue en ligne *Métropoles*, n° 1), à des aspects méthodologiques sur l'enquête de terrain et la construction de l'objet (article dans la revue *Genèses*, n° 63). Cette réflexion s'inscrit aussi dans une démarche collective à travers l'association ARCRA et l'organisation d'une journée d'étude à l'EHESS le 3 avril 2008, *Catastrophes et risques : regards anthropologiques*. La thèse de Julien Langumier sera publiée à l'automne 2008 aux Presses de l'ENS-LSH. 17 montée Saint Barthélémy 69005 Lyon. 06 13 70 78 69 / 04 37 48 37 39. langumier@yahoo.fr